



DIALOGUE ALAIN MARC - ÉRIC FROELIGER

De quelques points techniques à propos de l'écriture du cri et de l'œuvre d'Éric Froeliger

Alain Marc _ On va essayer de reprendre la discussion de la semaine dernière où quelque chose était né. J'ai beaucoup aimé ce qui s'est dit. J'ai trouvé cela plus qu'intéressant mais dans ma mémoire il ne m'en reste déjà presque plus rien, que quelques souvenirs...

Éric Froeliger _ Les souvenirs s'en vont...

AM _ Oui, ils sont toujours très évanescents. Ce que je te propose c'est de repartir des citations que tu avais prélevées, pas forcément dans l'ordre, mais en commençant par celles qui te viennent.

EF _ C'était à partir d'*Écrire le cri*.

AM _ En précisant que c'est un dialogue entre toi et moi, à partir d'*Écrire le cri* qui fait écho chez toi, qui va te relancer sur ton propre travail et en même temps sur ma propre réflexion.

EF _ Écrire.

AM _ Oui.

EF _ Donc il y a des choses que j'ai soulignées, je te l'ai dit la semaine dernière, des choses qui seraient tout d'abord relatives au rapport à un signal, à un cri comme un signal, et forcément un cri, c'est quelque chose qui est poussé par un sujet, quelque chose qui est subjectif...

« La question du cri et du sens amène à la conclusion d'un sens indirect, d'un sens proche du signal » (*Écrire le cri* p.22).

AM _ Oui, tout à fait.

EF _ Et j'ai noté, à côté entre parenthèses, après, avec une flèche : « subjectivité impersonnelle », pour bien mettre l'accent sur le fait, de ne pas tomber dans le pathos, de ne pas tomber dans une subjectivité émotionnelle on va dire, ou émouvante, ou — encore, émouvant pourquoi pas —, mais ne pas tomber dans l'épanchement. Si toi tu écris à un moment donné [?]

AM _ Je vais revenir aussitôt, par exemple, « ne pas tomber dans le pathos et dans l'émotionnel », tout de suite relance dans le petit texte *En regard*, que j'ai écrit sur ton travail et où tu accroches sur cette image de four crématoire, c'est vrai que l'on peut dire que c'est...

« Le cri ne peut provenir que d'un sujet parlant, ou plutôt, d'un sujet *pouvant crier*. Le cri est toujours poussé par un sujet, il a un caractère endogène marqué. » (*Écrire le cri* p.22).

EF _ Pas « four crématoire », mais « camp de concentration ».

AM _ C'est vrai.

EF _ Mais qui renvoie automatiquement, on va dire par raccourci, dans notre mémoire collective, c'est un historique bien précis, à des conditions indicibles pour certains évidemment et qui renvoient à cet historique, qu'on puisse y toucher ou pas si tu veux, au lourd sens historique qui fait partie de notre histoire.

AM _ Oui, et là je pense aussitôt à ce pathos, ou à ce cri émotionnel, je ne sais pas si c'est ce dont tu parlais.

EF _ Mais le cri vient d'une personne, mais ce n'est pas la personne qui s'exprime, ça crie, voilà le « ça crie », ça crie sans que ça puisse dire oui c'est moi, l'idée du génie qui crie et qui doit

se faire entendre. Ce n'est pas ça. Ce serait tomber dans le travers de quelque chose de psychologisant.

AM _ Mmm, donc nous ne serions que des passeurs, que des passeurs s'autorisant à crier ou à sortir tout ce qui passe par la tête.

EF _ Crier non seulement ce qui passe mais ce qui se travaille, parce que ce n'est pas un cri qui tombe du ciel, dicté par les muses.

AM _ Non.

EF _ C'est un cri dans [?] qui arrive à se formuler en tant que cri, c'est là peut-être qu'il y a une

différence à faire entre une image — on peut appeler cela une image d'art, parce qu'en général on dit une image —, ou une écriture, vraiment, une écriture réelle, après il s'agit de définir ce qu'est une écriture réelle ou l'image réelle... Une image d'art, une image... Pourquoi une image est puissante et une autre ne l'est pas, après on est dans des... après c'est très difficile... comment dire, je ne sais plus : je ne sais vraiment plus où on est parti là...

AM _ On est parti du sujet.

EF _ Oui du sujet, ce n'est pas quelque chose qui nous tombe du ciel, encore une fois, c'est quelque chose qui se travaille... C'est un travail, c'est peut-être pour ça que je tiens assez à cette notion... D'ailleurs parmi les images que je reprends dans mes travaux, il y a l'image de l'accouchement. L'accouchement, c'est un travail, en dehors de toute considération, encore une fois, de « ma douleur à moi, c'est moi qui exprime, c'est moi le créateur qui souffre... » Il y a quelque chose certainement qui souffre et qui crie, mais peut-être qu'à un moment donné on se sent plus... je ne sais pas : responsable de son réceptacle, de cet environnement là où il y a quelque chose qui se... ou c'est peut-être la base d'une révolte. Alors, ou l'inverse. La révolte, donc il y a un cri. Ou alors il y a un cri, et après il y a forcément la révolte...

AM _ Il y a une révolte parce qu'il y a un cri, je ne sais pas, je pense à ça aussitôt.

EF _ On s'autorise.

AM _ Dans ton travail, et moi dans le mien, on s'autorise à crier.

EF _ Encore une fois, toi, tu m'as mis en rapport avec cette notion du cri, que je n'avais pas formulé. Il ne s'agissait pas pour moi de revendiquer un cri dans mon travail, même si ce cri était déjà peut-être contenu quand je parlais à B. du *cri muet du poisson*, par exemple. C'est vrai il y avait quelque chose de cet ordre là. Mais ce n'était pas très conscient en moi. C'est-à-dire que le cri était une donnée parmi d'autres, mais peut-être étouffée par le côté théorique de la construction de l'image.

AM _ Mmm.

EF _ Et en même temps ce côté théorique, à un moment donné il n'y a plus grand-chose qui en reste. Quand on arrive en deçà ou au delà du concept, ou au-delà d'une position formaliste. Ou à la répétition d'une pratique, par habitude. Dans chaque image que je fais, l'une après l'autre, ou l'une à côté de l'autre, peut-être qu'il y en a une qui crie aussi par rapport à l'autre, que le cri est toujours reporté, toujours à recommencer. Toi tu parlerais de cri à ce moment là, moi je parlerais de commencement, une manière de commencement qui ne fait toujours que commencer, on n'arrête pas de commencer : le commencement comme cri.

AM _ Si je suis allé vers toi — tu m'as dit après ta première lecture d'*Écrire le cri* que tu commençais à comprendre pourquoi j'étais venu vers toi et t'avais présenté ce livre là en premier —, c'est que j'ai senti et ce n'est pas innocent... ce que tu représentes ou au moins dans ces derniers travaux, depuis 2003, ce sont des travaux qui sont très forts. Moi je les ressens ça comme

« ... pas de cible, et pas de source, mais une cible et une source diffuse, indéterminée. » (*Écrire le cri*, p.23)

« par sa relation à la loi et à l'interdit, la pulsion, qui naît dans bien des cas de la défense et de la règle, paraît alors bien plus proche de la notion de cri [...] le cri transgresse » (*Écrire le cri*, p.21)

très forts. Ce n'est pas innocent, il y a du sens, il y a des choses qui sont représentées, il y a une constante, qui est toujours là, et évidemment j'ai retrouvé beaucoup de sujets qui me sont personnels, on peut appeler cela la folie, la mort, ne pas se voiler la face, oser dire, et tout cela me paraît en commun entre ton travail et le mien, entre ton travail visuel, ton travail sur les images, et mon travail sur les mots. Et tu as parlé d'art conceptuel : c'est vrai que je te sens avec ces dernières périodes bien au-delà de l'art institutionnel d'aujourd'hui, comme je suis également bien au-delà de la poésie contemporaine, ou de la poésie abstraite ou de la poésie avant-gardiste. Donc il y a un peu tout cela. Moi j'ai appelé cela cri : c'est un univers. Qu'est-ce que tu en penses ?

EF _ C'est un univers, oui, et en même temps on va nous placarder aussitôt, ce qui est très facile, des images de personnes qui sont en train de crier. Tu fais cette différence. Je ne représente, quand je choisis des images, que très rarement des personnes avec la bouche ouverte, bien au contraire. Ce sont des images qui me donnent déjà l'opportunité de traiter cet espèce de [?] comme un moment, comme une espèce de suspension. C'est cette suspension qui va crier : ce n'est pas l'image de quelqu'un qui crie, qui va crier, c'est comme toi lorsque tu fais la différence entre un texte qui parle du cri et un texte qui crie. Ce n'est pas le sujet qui fait la peinture. Après il y a *des* sujets : quand tu parles de sujet, la peinture n'a pas de sujet, c'est justement ça, c'est dans ça que ça crie, c'est qu'elle n'a pas de sujet, quand on parle de sujet c'est simplement qu'on reconnaît quelque chose, il y a un appât, c'est-à-dire qu'on prend un motif comme un appât. Alors je prends des pré-images pour faire mes images, comme on parle d'un pré-texte pour faire un texte, mais en aucun cas c'est le pré-texte qui prévaut dans le texte.

(suite de l'entretien prochainement en ligne)

entretien réalisé à Troussures le 14 août 2006

(les citations de l'essai sont issues de la lecture *d'Écrire le cri* qu'a effectuée Éric Froeliger)